

m é m o i r e

plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

15

L'hiver n'en finit plus de mourir. Et pourtant la nature n'a pas retiré sa confiance au printemps qui tarde. Arbres, feuilles, fleurs, même timides sont au rendez-vous. Notre revue, si jeune encore, a souffert un peu de l'hiver et pris quelque retard. Mais voici votre



numéro printanier. *Mémoire plurielle* s'attache aujourd'hui à faire revivre certains événements importants, parfois occultés par d'autres

faits moins paisibles. On retrouvera avec plaisir le déroulement des congrès eucharistiques d'Alger et de Tunis, on découvrira l'inventeur de la petite bouteille ronde d'Orangina, le talent de peintre du prince d'Annam et l'on accompagnera le fils

du gouverneur général de l'Algérie sur les chemins du palais d'été. Quant à Cagayous, qui ne le connaît ?

La parole

nous appartient



Espace historique 3
Tunis, Alger, deux congrès eucharistiques
Anne-Marie Briat



Ecrivain public 9
Les oranges de Blidah
Alphonse Daudet



Hommes singuliers 11
L'aventure de l'Orangina
Jean-Claude Beton



Le musée 16
Un peintre algérois, le Prince d'Annam

Point livres 18
Repères bibliographiques
Janine de la Hogue

Les chemins de mémoire 21
Avoir vingt ans au Palais d'été
Jean-Claude Léonard

Brève 28
Quel est le plus célèbre ?
Cagayous ou Musette ?

Comité de rédaction

Janine de la Hogue

Bienvenue Amoros, André Appel, Marc Baroli, Anne-Marie Briat, Odette Goinard

Adresse postale : 119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél/Fax : 01 45 42 78 75.

Réalisation

BADIANE, 7 passage Bourgoin, 75013 Paris. Tél/Fax : 01 53 19 02 60.

Adhésions/Abonnements

Mémoire d'Afrique du Nord, Raymond Albert, trésorier, 119, rue de l'Ouest, 75014 Paris.

Bienfaiteur : à partir de 150 francs. *Adbérent* : à partir de 90 francs.

Prix au numéro : 25 F.

Commission paritaire en cours.

Tunis (1930), Alger (1939) Deux congrès eucharistiques

Anne-Marie Briat

En 1930, du 7 au 11 mai, eut lieu dans la cité antique de Carthage, le XXXe congrès eucharistique international. Neuf années plus tard, avait lieu à Alger, du 3 au 7 mai, le XIIe congrès eucharistique national. Les téléspectateurs sont désormais habitués aux retransmissions en direct des voyages du pape Jean-Paul II dans le monde entier, rassemblant des centaines de milliers de personnes dont beaucoup de jeunes. Il nous a paru opportun de rappeler que l'Afrique du Nord aussi a connu de ces grands rassemblements dont il reste les témoignages écrits et photographiques.

Le passé chrétien de la terre nord-africaine appelait l'organisation de telles assemblées eucharistiques. Les écrits des pères de l'Eglise africaine, la liste bien longue des martyrs de la foi chrétienne, les vestiges nombreux des édifices culturels, prestigieux, comme les basiliques ou modestes comme les chapelles, attestent ce passé qui fut normalement évoqué et glorifié à l'occasion de ces deux congrès en présence des autorités françaises et musulmanes, comme en Tunisie et des représentants de toutes les confessions religieuses, comme en Algérie. Certains d'entre nous ont vu ces manifestations ou y ont participé. Les petits croisés de Tunisie portant la palme des martyrs ou les enfants d'Alger vêtus de blanc et ornés du ruban bleu du culte marial s'en souviennent certainement avec émotion.

A presque dix ans d'intervalle, ces deux congrès présentent de grandes similitudes. Même organisation, même référence au

christianisme africain romain, même foi ardente des congressistes. On peut noter cependant des différences significatives. D'abord la solennité, le faste et l'importance numérique des participants au congrès d'Alger qui trouvent leur explication dans la différence des situations institutionnelles de l'époque entre l'Algérie et la Tunisie. Mais aussi une tonalité particulière en 1939, due aux circonstances générales, qui se lit clairement dans les propos d'un rapporteur : « Aux heures d'incertitude, d'angoisse où les moyens humains s'avèrent inefficaces, aux heures où les passions se soulèvent et se heurtent comme les vagues de la mer en plein orage, la prière publique, dont la nécessité apparaît plus manifeste, s'élève aussi plus spontanée, plus humble et plus fervente ». Munich avait eu lieu en septembre 1938 et le monde allait entrer en guerre quelques mois plus tard.

CARTHAGE

XXXe CONGRÈS EUCHARISTIQUE INTERNATIONAL

7-11 MAI 1930



Le légat du pape Pie XI, le cardinal Lépicié, arriva en Tunisie le 6 mai 1939, salué à sa descente du « Citta di Napoli » par les autorités officielles, le représentant de S. A le Bey et une immense foule. La réception officielle et l'ouverture du congrès eurent lieu le lendemain 7 mai sur le parvis de la cathédrale de Tunis en présence du résident général, M. Manceron, et des autorités religieuses, civiles et militaires. Le jeudi 8 mai fut consacré à l'enfance. Le matin, une messe groupait dans le stade du Belvédère quelque 5 000 enfants, revêtus du costume des croisés de l'eucharistie. L'après-midi, l'offrande des palmes réunis à l'amphithéâtre des saintes Perpétue et Félicité des milliers d'enfants

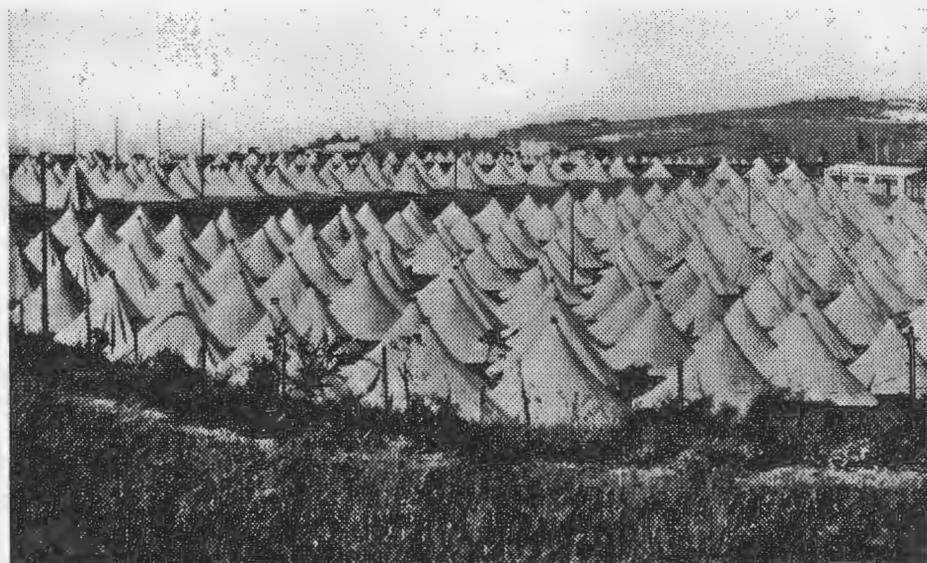
venus de Carthage en présence de 40 000 assistants. Le vendredi 9 mai, eut lieu de nuit, également à l'amphithéâtre et à la lueur des torches, l'émouvante assemblée des hommes. La journée du samedi fut marquée par une manifestation imprévue : 400 prêtres anciens combattants, sous la conduite de l'abbé Bergey, député de la Gironde, décidèrent d'aller saluer leurs camarades, de toutes races et religions, morts sur les mêmes champs de bataille.

Le même jour, Louis Bertrand, de l'Académie française, fit, à l'assemblée générale et devant plus de 15 000 personnes, une reconstitution du grand passé chrétien de Carthage. Le dimanche 11 mai, le congrès s'acheva par une messe pontificale célébrée par le légat à la basilique Saint-Cyprien. La procession de clôture groupa plus de 80 000 personnes qui défilèrent de la primatiale à l'amphithéâtre, le dais abritant le saint sacrement étant porté par les pères blancs. Au titre des réceptions officielles, notons que S. A le Bey de Tunis a reçu le cardinal légat et sa suite en son palais et que le fils du souverain assista au dîner offert par la résidence.

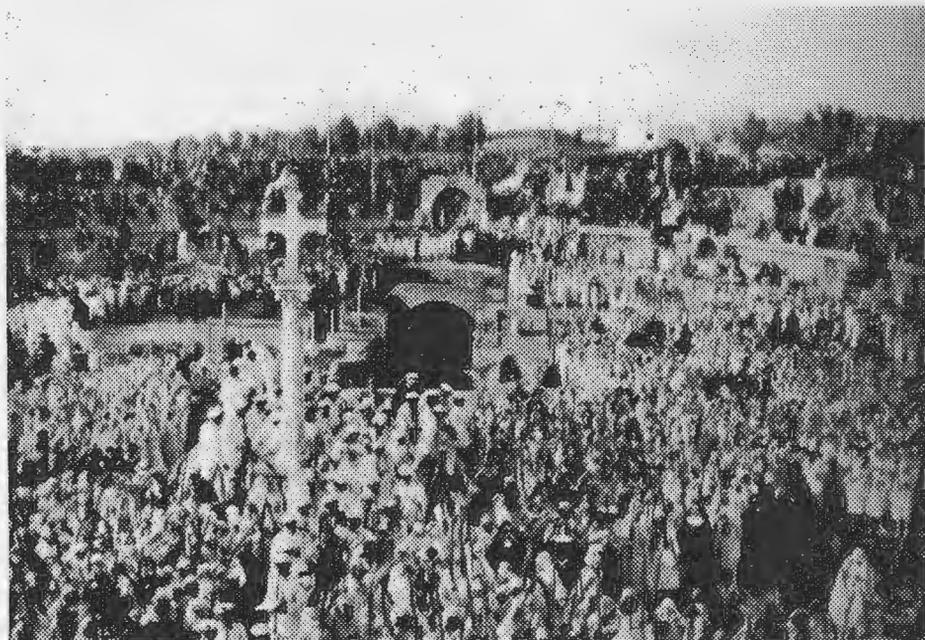
Ainsi, pendant ces quelques jours de mai 1930, huit princes de l'Eglise, cent évêques, quatre mille chanoines et prêtres, plus de dix mille délégués d'une vingtaine de nations ont été accueillis avec la plus bienveillante hospitalité par les autorités locales de la Tunisie à Carthage, qui avait été, rappelons-le, la capitale de l'Afrique romaine et chrétienne.



S.A le Bey accorde une audience au légat en présence des princes de la famille Husseinite



Un groupe de 500 tentes où sont logés des ecclésiastiques du pèlerinage français



ALGER XXe CONGRÈS EUCHARISTIQUE NATIONAL 3-7 MAI 1939

Pie XII avait choisi Alger comme lieu de congrès pour rappeler, en même temps que le centenaire de l'installation de Mgr Dupuch, premier évêque de la ville, les premiers siècles chrétiens de la terre africaine. Le 3 mai 1939, Mgr Verdier, archevêque de Paris, légat du pape, est accueilli à la gare maritime par les autorités civiles, militaires et religieuses au nombre desquelles on remarque le grand rabbin d'Alger et le grand muphti accompagné de ses imams. La journée est marquée par les cérémonies officielles au monument aux morts, à la cathédrale et diverses réceptions en présence des plus hautes autorités dont le

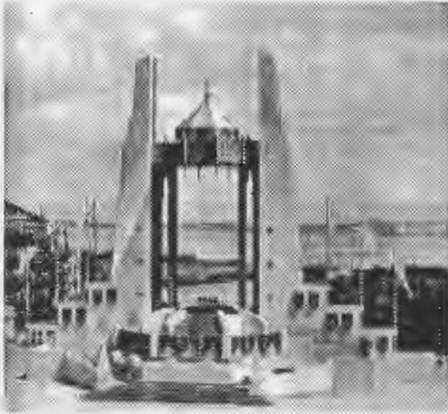
gouverneur général Lebeau, le maire d'Alger, M. Rozis, et évidemment Mgr Leynaud, archevêque d'Alger, organisateur et animateur du congrès. La ville est en liesse, les sirènes des bateaux retentissent, la foule se masse au passage du cortège. Le soir, Louis Bertrand donne à la salle Pierre Bordes une conférence sur le thème : saint Augustin et l'Eglise d'Afrique. Le jeudi 4 mai sera la journée des enfants. Dès 8 heures, le stade de Saint-Eugène est plein à craquer. On a aménagé pour la cérémonie un grand autel surélevé sur un vaste podium orné d'une croix monumentale. 10 000 à 12 000 enfants, dont les



Alger : la procession se déroule au milieu d'une imposante foule s'échelonnant sur tout le parcours

deux tiers sont des fillettes coiffées d'un voile blanc et d'un ruban bleu, recevront la communion des mains de 40 prêtres. La messe se termine par le chant du congrès dont la musique est due au chanoine Bado, curé de Saint-Eugène. L'après-midi, partira du terre-plein de Notre-Dame d'Afrique la procession des enfants qui empruntera la vallée des consuls et la route en lacets pour atteindre le stade de Saint-Eugène dont les tribunes sont comblées. Les enfants venus de toutes les régions de l'Algérie et même de Tunisie vont présenter un impressionnant défilé historique. En tête, les premiers martyrs d'Afrique : saint Nymphanio de Madaure et ses compagnons, saint Victor précédant les martyrs de Carthage, sainte Perpétue et sainte

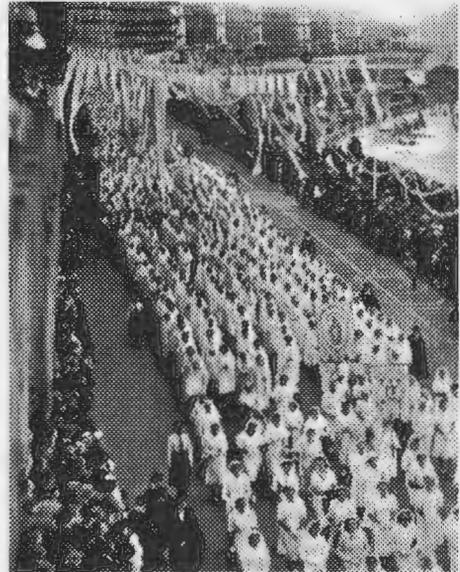
Félicité, les martyrs de Constantine, le centurion saint Marcel, sainte Marcienne, sainte Salsa. Les siècles défilent avec leurs figures les plus marquantes dont évidemment saint Augustin, mais aussi saint Fulgence, saint Gélase, le pape africain, les captifs enchaînés, saint Vincent de Paul, Géronimo, etc... On arrivera aux grandes figures modernes, le cardinal Lavignerie, le père de Foucauld, Laperrière... Cette grande fresque historique se terminera par la remise symbolique de l'offrande et la bénédiction du Très Saint Sacrement. Le vendredi 5 mai débutera par un hommage vibrant rendu aux pères blancs dans leur domaine de Maison-Carrée. Monseigneur Leynaud, plusieurs prélats et prêtres, le général Gouraud et de très nom-



Le grand reposoir édifié pour le congrès

breuses personnes assisteront à la messe célébrée dans les jardins du noviciat. Dans la journée, diverses séances d'études ont lieu dans Alger dont les rapports seront donnés à la première assemblée générale du congrès au stade de Saint-Eugène et l'on entendra également un discours sur la famille prononcé par l'abbé Bergey, ancien député de Gironde. Une veillée de prières et la messe de minuit aux lueurs des projecteurs du stade et des torches ponctuent cette journée très recueillie. Ce sont les chorales de la Caecilia et de sainte Marcienne, présentes depuis le début du congrès, qui exécutent cantates et psaumes. Le samedi 6 mai fut une journée de détente avant les cérémonies de clôture. Diverses messes ont lieu dont une célébrée en la chapelle de l'hôpital Maillot en mémoire des marins et soldats. En raison du mauvais temps, la deuxième assemblée générale s'est tenue au Majestic, trop petit pour accueillir tous les congressistes. Le dimanche 7 mai fut l'apothéose du congrès. Une procession solennelle s'ébranle en début d'après-midi au départ de la cathédrale. Sous le dais de l'ostensoir, Mgr Leynaud remplace

pour un moment le cardinal légat. La première partie de la procession est purement ecclésiastique. Viennent ensuite les autorités civiles, les paroisses, les enfants de Marie, les pèlerins de l'Algérie et des provinces de France. Le cortège s'avance lentement dans la ville. La foule s'est amassée tout au long du parcours tandis que pleuvent les pétales de roses lancés des balcons. Une bénédiction a lieu sur la ville et sur la mer à hauteur du monument des marins morts pour la France. La procession gagne le forum du gouvernement général où le congrès va se terminer. Un grand reposoir a été dressé et l'autel protégé par un dais monumental. La foule et les enfants se masseront sur les escaliers du forum pour une dernière bénédiction du saint sacrement. Un feu d'artifice est donné à la nuit pour le départ par bateau des pèlerins métropolitains. ■



Le groupe des enfants de Marie

Les oranges

Alphonse Daudet

Ce texte a été écrit par Alphonse Daudet à la suite du voyage fait en Algérie de décembre 1861 à février 1862. Il ne le publiera que le 10 juin 1873 dans le *Bien Public*. En 1879, ce texte fut repris dans les *Lettres de mon moulin*.

A Paris, les oranges ont l'air triste de fruits tombés, ramassés sous l'arbre. A l'heure où elles arrivent, en plein hiver pluvieux et froid, leur écorce éclatante, leur parfum exagéré dans ces pays de saveurs tranquilles, leur donnent un aspect étrange, un peu bohémien. Par les soirées brumeuses, elles longent tristement les trottoirs, entassées dans leurs petites charrettes ambulantes, à la lueur sourde d'une lanterne en papier rouge. Un cri monotone et grêle les escorte, perdu dans le roulement des voitures, le fracas des omnibus :

– A deux sous la Valence !

Pour les trois quarts des Parisiens, ce fruit cueilli au loin, banal dans sa rondeur, où l'arbre n'a rien laissé qu'une mince attache verte, tient de la sucrerie, de la confiserie. Le papier de soie qui l'entoure, les fêtes qu'il accompagne, contribuent à cette impression. Aux approches de janvier surtout, les milliers d'oranges disséminées par les rues, toutes ces écorces traînant dans la boue du ruisseau, font songer à quelque arbre de Noël gigantesque qui secouerait, sur Paris, ses branches chargées de fruits factices. Pas un coin où on ne les rencontre. A la vitrine claire des étalages, choisies et parées ; à la potte des prisons et des hospices, parmi les paquets de biscuits, les tas de pommes ; devant l'entrée des bals, des spectacles du dimanche. Et leur parfum exquis se mêle à l'odeur du gaz, au bruit des crincrins, à la poussière des banquettes du paradis. On en vient à oublier qu'il faut des orangers pour produire les oranges, cependant que le fruit nous arrive directement du Midi, à pleines caisses, l'arbre, taillé, transformé, déguisé, de la serre chaude où il passe l'hiver, ne fait qu'une courte apparition au plein air des jardins publics.

Pour bien connaître les oranges, il faut les avoir vues chez elles, aux îles Baléares, en Sardaigne, en Corse, en Algérie, dans l'air bleu doré, l'atmosphère tiède de la Méditerranée. Je me rappelle un petit bois d'orangers, aux portes de Blidah ; c'est là qu'elles étaient belles ! Dans le feuillage sombre, lustré, vernissé, les fruits avaient



La cueillette des oranges en Algérie

cet air algérien si léger, si pur, la neige semblait une poussière de nacre. Elle avait des reflets de plumes de paon blanc. Le plus beau, c'était le bois d'orangers. Les feuilles solides gardaient la neige intacte et droite comme des sorbets sur des plateaux de laque, et tous les fruits poudrés à frimas avaient une douceur splendide, un rayonnement discret comme de l'or voilé de claires étoffes blanches. Cela donnait vaguement l'impression d'une fête d'église, de soutanes rouges sous des robes de dentelles, de dorures d'autel enveloppées de guipures... ■

l'éclat de verres de couleur, et doraient l'air environnant avec cette auréole de splendeur qui entoure les fleurs éclatantes. Ça et là, des éclaircies laissaient voir à travers les branches les remparts de la petite ville, le minaret d'une mosquée, le dôme d'un marabout, et au-dessus l'énorme masse de l'Atlas, verte à sa base, couronnée de neige comme d'une fourrure blanche, avec des moutonnements, un flou de flocons tombés. Une nuit, pendant que j'étais là, je ne sais par quel phénomène ignoré depuis trente ans, cette zone de frimas et d'hiver se secoua sur la ville endormie, et Blidah se réveilla transformée, poudrée à blanc. Dans

L'aventure de l'Orangina

Jean-Claude Beton

Originaire d'Espagne, la famille de Jean-Claude Beton appartenait à la communauté juive séfarade et eut des ennuis sérieux avec l'inquisition espagnole. On retrouve cette famille en Algérie, à Tenès d'abord puis à Boufarik en 1872. En 1940, les lois raciales privent le chef de famille de ses biens, mis sous séquestre. On l'autorise seulement à s'occuper d'une petite propriété dans les environs de Boufarik. C'est là que naîtra Jean-Claude en 1925 et, avec lui, l'Orangina.

Le petit monde de Boufarik. Tout un monde qui vivait plus ou moins autour de l'agriculture et qui aimait cette petite ville dont les armes évoquaient les soldats laboureurs du maréchal Bugeaud : « Anse et Aratro » (par l'épée et par la charrue). Située à 35 km d'Alger, le Larousse disait en citant cette capitale agricole de la plaine de la Mitidja : « Bacchus rit au milieu des fleurs. »

Comme une petite ville du midi de la France, Boufarik, ville de 13 000 habitants, avait ses habitudes, ses commerces, ses cafés, ses notables composés des personnalités de la ville et des colons alentour. Tout ce monde et cette animation donnaient à la petite ville une allure particulière.

Tout autour de Boufarik poussaient et prospéraient des orangers, des milliers et des milliers d'orangers, et la plaine tout entière devint une vaste orangeraie.

La terre fut si prodigue que chaque journée se passa à entretenir ces orangers qui faisaient leur fierté. Mais bientôt les hommes se lamentèrent de ne savoir que faire de leurs belles oranges : « Non seulement nous devons cultiver nos champs de vignes et de blé, mais nos orangers nous demandent de plus en plus de soins. Nos entrepôts regorgent de fruits ! Que pouvons-nous faire de cette nouvelle richesse ?

– Il faut en faire du jus à boire en toutes saisons. Il faut faire connaître nos oranges et leur jus au-delà des mers, par-delà les montagnes ! »



Jean-Claude Beton, enfant

C'est en 1936 qu'apparaît la première bouteille Orangina.

Extrait de la fiche de produit de l'époque : « Notre produit est réalisé à base d'un concentré de jus et pulpe d'agrumes parfumés avec nos huiles essentielles. Il est gazéifié en bouteille 24 cl. 1 kg de concentré Naranjina permet de fabriquer 120 sodas environ. »
« Orangina est une boisson carbonatée à faible pression en gaz carbonique, légèrement sucrée, contenant 12 % de jus et pulpe d'orange à base d'un concentré spécial. L'élaboration de ce



concentré, secret de fabrication d'Orangina, lui donne des caractéristiques immuables : un degré de concentration constant, une acidité et une couleur naturelles, issues de la seule matière première, l'orange. »

Dès le premier jus, nous avons su faire le concentré selon les dosages du Dr Trigo et nous n'avons rien écarté. Pour Orangina, ça a été une grande chance de pouvoir disposer d'un concentré original sans tâtonnements.



Et toute l'assemblée acquiesça. L'un d'eux assura même que par le jus de leurs oranges, leur petite ville acquerrait une grande renommée.

« Un jour, nous connaissons la formule qui nous permettra de boire le jus de nos oranges aux quatre coins du monde. N'hésitons pas à aller de l'autre côté des mers, de l'autre côté des montagnes, nous y découvrirons certainement la formule que nous cherchons. »

Tous furent de son avis et l'aiderent à préparer son voyage. Cet homme s'appelait Léon Beton et c'est avec lui que commence notre histoire.

Est-ce l'intuition, le hasard, la chance, qui conduisirent Léon Beton à traverser la Méditerranée? Peut-être les trois ensemble ou simplement l'affection pour l'un de ses frères qui habitait Marseille. Toujours est-il que ce voyage, sans qu'il s'en doutât un seul instant, allait changer sa vie et la notoriété de Boufarik, petite ville de la plaine de la Mitidja, au sud d'Alger.

Une certitude cependant accompagnait notre voyageur dans son périple : ce goût de la nouveauté que l'on transmettait de père en fils dans la famille Beton allait à nouveau se révéler. Effectivement, le retour de Léon Beton de Marseille, en cet automne 1935, est resté un événement dans la tradition familiale et boufarikoise. A peine arrivé, sa famille et ses amis l'entourent. La curiosité domine et tout le monde s'empresse, impatient des nouvelles. Qu'a-t-il pu découvrir qui serve les oranges de Boufarik? Quelle nouveauté a-t-il pu rapporter de la célèbre foire de Marseille?

Dans son enthousiasme, Léon Beton est tout aussi fébrile que les autres. Sa valise à peine ouverte, il en sort avec précaution un petit flacon tout ventru, avec en guise de bouchon une minuscule fiole. Délicatement, sous les yeux de toute la famille, il ouvre cette petite bouteille à la forme étonnante, en verse une cuillerée dans un verre, y ajoute de l'eau sucrée, prend entre ses doigts le bouchon et pour finir laisse glisser dans le verre quelques gouttes odorantes...

On goûte... Et c'est l'émerveillement! Les amis, sa femme, son fils, se passent de main en main cet étrange flacon qui contient du concentré d'orange et de l'huile essentielle. Imaginez un peu l'enthousiasme de Boufarik, capitale des oranges!

Mais ce n'est pas tout! Léon Beton n'a pas seulement découvert une idée, il a rencontré un homme extraordinaire, un inventeur. En Espagne, le docteur Trigo œuvre dans ses laboratoires de Valence au progrès de ses trois passions : les arômes, les huiles essentielles et les jus d'orange. Cet humaniste est un scientifique qui a longtemps mené des travaux sur le pénicillium, cette fameuse poudre blanche qui recouvre les oranges pourries – sans savoir que Fleming allait découvrir la pénicilline.

Dès lors, des lettres s'échangent, des caisses contenant les flacons de concentré sont acheminées de Valence à Boufarik, un projet de négoce voit le jour et pour couronner l'engouement général, la famille Beton invite le docteur Trigo à séjourner à Boufarik.

La guerre d'Espagne n'interrompt pas ces relations épistolaires très amicales même s'il faut attendre le retour de la paix en 1945 pour que tous ces projets se concrétisent.

Comme on le voit, Orangina vient à peine de naître que déjà l'histoire d'une amitié commence et, avec elle, l'épopée des oranges de Boufarik.

A la conquête de la formule : 1946-1951

La paix est revenue et les oranges de Boufarik sont toujours colorées, juteuses, pulpeuses... « Eh bien ! Profitons de cette abondance et de cette simplicité ! confie Jean-Claude Beton à ses parents. Renouons avec le Dr Trigo pour développer la nouvelle boisson à l'orange dont nous parlions déjà avant la guerre. Nous avons tout pour réussir, cueillons notre chance. »

De l'idée à l'action, il n'y a qu'un pas que Jean-Claude Beton franchit en mai 1947, en quatre jours de voyage, de Boufarik à Valence, en Espagne. Plus qu'un voyage, c'est une véritable expédition que le fils de la famille entreprend vers cette Europe encore marquée par la guerre.

Après une escale à Barcelone où le jeune homme est conquis

par le charme nonchalant de la vie espagnole, il débarque au bout de quatre jours de voyage sur le quai de la gare de Valence. M. et Mme Trigo et leurs deux enfants sont là. L'accueil est chaleureux, jovial comme pour un fils de la famille.

Les journées passent vite entre les visites des orangeraiés érigées en terrasses où les laboureuses espagnols entretiennent le sol à la pioche et les longues conversations dans le bureau du Dr Trigo Mirallès sous les portraits bienveillants de Marie Curie et de Fleming.

Ce qui s'échange entre le jeune homme et le grand humaniste espagnol restera à jamais dans le secret de leur complicité. Tout ce que l'on sait, c'est que très vite une décision fut prise...

De retour au pays, le fils Beton n'a de cesse de mettre en œuvre cette entreprise. Il a l'accord de principe du Dr Trigo, il a des projets pour les oranges de Boufarik, il est porté par l'enthousiasme de la jeunesse mais il ne sait ni extraire le jus ni le conserver, et les barrières douanières interdisent d'importer le concentré d'Espagne. Alors comment faire ? Une fois de plus, la chance va sourire à ce jeune homme de vingt-trois ans en la personne de Pierre Lacoste, directeur du Crédit agricole mutuel de Boufarik.

C'est un homme écouté à qui l'on vient parler. Il va devenir le conseiller de Jean-Claude Beton, le temps de la création d'entreprise. Pendant neuf mois, tous les deux s'attellent à la tâche et préparent le montage de l'opération. Jusqu'au jour où le dossier est au point.

« Tout est prêt. Maintenant, il vous faut signer un contrat écrit avec le Dr Trigo. Quand vous reviendrez de Valence, votre société pourra se créer. »



Aussitôt dit, aussitôt fait, à la stupeur des Boufarikois et du Dr Trigo lui-même, dans la même journée en avion transporte notre jeune entrepreneur d'Alger à Valence, de Valence à Alger !

Vous n'en doutez pas, le Dr Trigo entérine l'affaire. Quand à Jean-Claude Beton, il s'adresse à ses parents le soir même de son retour.

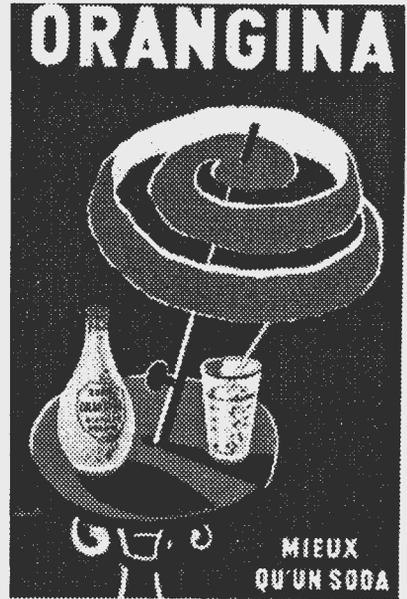
« Nous n'avons pas le capital suffisant pour cette affaire et nous ne savons pas si notre entreprise sera rentable, mais je suis convaincu que l'idée et le produit sont bons et que nous parviendrons à faire de « Naranjina » une boisson moderne, au goût français. Nous pourrions commercialiser toute l'année une boisson à l'orange, aussi simple d'utilisation que les colas, les limonades ou les jus de fruits en boîte des Américains. Mais pour l'heure, il nous faut réunir les fonds... »

Sans hésiter, sa mère intervient. « Proposons à mes frères de Blida de s'associer à notre entreprise et réunissons en famille le capital social. » Ainsi se créa Naranjina Nord-Afrique, société familiale de production du concentré Orangina, SARL au capital de cinq millions d'anciens francs. A partir de ce moment, le jeune Jean-Claude Beton va pouvoir construire l'empire Orangina. Mais il ne le fera pas seul. Orangina est une affaire de famille et d'amitié, de chance et de rencontres.

Dans les étapes de sa réussite, il y a, après le Dr Trigo, André Marin, le limonadier de Blida qui est le premier à embouteiller le soda à l'orange, Antoine Monserrat, négociant en vins d'Alger, Roger Durmois, propriétaire de la société Fruidam. Et pour faire connaître son produit,

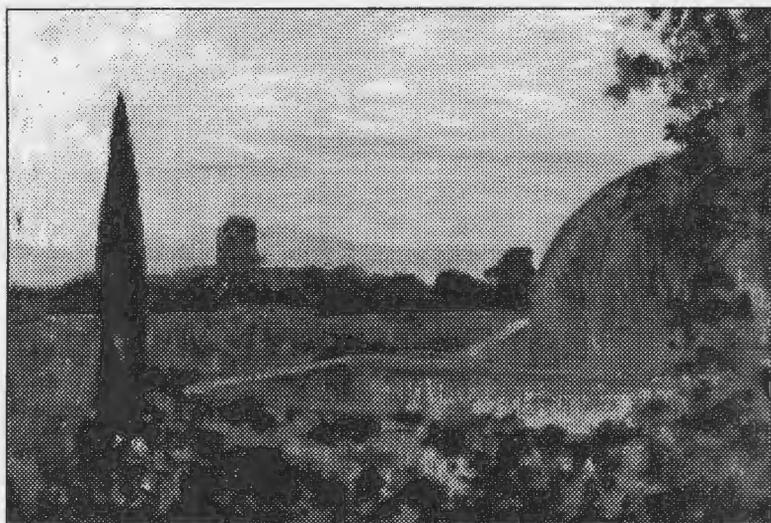
Jean-Claude Beton va rencontrer le grand maître de l'affiche, Jean Giraudy, Jean Mineur qui réalisa le premier film documentaire sur la culture des oranges au Maroc. Enfin celui qui a donné un visage à Orangina, l'affichiste Bernard Villemot.

Et si, de nos jours, il est associé avec Ricard, c'est encore grâce à une rencontre d'amitié. ■



Un peintre algérois, le prince d'Annam

On connaît peu les œuvres picturales du prince d'Annam. Nous pouvons ici avoir une idée de son talent grâce à Anne-Marie Briat qui a plusieurs fois rencontré en Dordogne la princesse Nhu May et qui a pu voir les toiles de son père.



Une des terrasses de la maison

Le prince d'Annam Ham N'Ghi fut exilé en Algérie en 1888 alors qu'il n'était qu'un adolescent. Ne recevant qu'une très faible pension du gouvernement français, les premières années de son exil furent assez difficiles. Mais sa situation s'améliora peu à peu et ce jeune homme raffiné fréquenta bientôt la société algéroise. Il épousa, en 1904, mademoiselle Laloë, fille d'un magistrat algérois. Il eut trois enfants, deux filles et un fils. Nhu May, née en 1905, sortit première de l'école agronomique de Paris en 1926. Nhu Ly, née en 1908, épousa le comte François de la Besse. Minh Duc, né en 1910, entra à Saint-Cyr et se battit vaillamment pour la France.

La princesse Nhu May habitait encore, il y a quelques années, une modeste ferme en Dordogne, dite « la petite maison », tout près du château de Losse dont elle avait été long-



Ham N'Ghi, prince d'Annam



Le mariage du prince d'Annam

temps propriétaire et dont elle avait géré les terres. Le prince, son père, dont le corps a été rapatrié en France après l'indépendance de l'Algérie, repose non loin de là, à Tursac. De la merveilleuse propriété algéroise du chemin Vidal « Gia Long », il ne restait dans la petite demeure aucun souvenir, la villa ayant été incendiée dans les années soixante. Seuls avaient pu être sauvés les tableaux ayant été peints par son père.

Le prince avait fréquenté, entre 1921 et 1923, l'atelier de Fourquel, alors directeur de l'école des beaux-arts d'Alger. Certains se souviennent de l'avoir vu à l'atelier accompagné de ses deux plus jeunes enfants. Il s'était également essayé à la sculpture. ■



Un coin du jardin

Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

Emile Aubry, regards de peintre, par *Suzanne Aubry-Casanova*, 250 F chez l'auteur : La Pauvreté – Le Vallon des pins, Impasse du Velay, 83600 Fréjus.

C'est à Sétif, le 18 avril 1880, que naît Emile Aubry. Son père, médecin, n'envisage pas d'autre carrière pour ses fils que la carrière médicale. Mais, déjà, Emile se sent une autre vocation. Il dessine. « Son père, d'abord, le beau cavalier qu'il envie, le chaouch de la mairie, les armes berbères exposées sur le mur de l'entrée et même, quel esclandre, le squelette articulé, relique des études anatomiques paternelles que les deux garçons ont installé au balcon!... Et déjà s'implique en lui, pour toujours, l'image de ces horizons inconnus où la vie s'écoule à l'antique, calme, lente et simple au rythme des jours. » En désaccord avec son père, Emile annonce son entrée à l'École nationale des beaux-arts. La maison familiale lui est alors fermée et les moyens financiers lui sont coupés. Ses premières œuvres portent la marque de son enfance, deux toiles très inspirées de sa terre natale : *Les Femmes kabyles à la fontaine et les Juives de Constantine*. Son inspiration se tournera aussi volontiers vers la Grèce et les sujets antiques. Il illustre des livres, comme *Pépète et Balthazar* de Louis Bertrand. C'est un portrait, *La Dame en noir*, qui lui vaut en 1920 une médaille d'or au Salon, et qui lui apporte de nombreuses commandes de portraits. Comme on le voit, son talent est éclectique. Il est d'ailleurs reconnu dans les sphères officielles. Enfin, il entreprend, sur l'initiative du maire d'Alger, Augustin Rozis, la décoration du foyer de l'Opéra d'Alger, 25 mètres de

longueur, 3 m de hauteur au centre, 4 m 75 aux extrémités. L'ouvrage qui nous est présenté ici, par sa nièce, donne bien l'idée de ce talent multiforme par la diversité des sujets choisis et la qualité de la peinture. Merci à Suzanne Aubry-Casanova de nous procurer le plaisir de découvrir ou de redécouvrir ce grand peintre.

Hommes du Maghreb et images ensoleillées, par *Pierre Grenaud*, préface de René-Jean Clot, L'Harmattan, 110 F.

Dans sa préface, René-Jean Clot délivre un message : « Ceux qui ont écrit et publié leurs ouvrages au Maghreb pendant plus d'un siècle ne peuvent plus s'effacer dans le néant... Certains livres... sont à ce point ivres de vie qu'ils sont pareils à des fontaines qui ne cessent de couler au cours de la nuit.

Mais que faire maintenant ? Oui, que faire, loin de la patrie de sel où nous fûmes heureux?... Avec la passion d'un chercheur d'ombre au grand midi, Pierre Grenaud nous aide à nous souvenir ». Ces hommes et ces images, Pierre Grenaud les a réunis en une anthologie qui reflète un choix personnel. Choix qui a dû être difficile car une sélection est toujours douloureuse. Privilégier l'un au détriment de l'autre ? Quel est le critère qui peut en décider ? Tel qu'il est, le choix de Pierre Grenaud nous fait découvrir ou retrouver certains écrivains. Bonne entreprise.

Les deux vies d'Etienne Dinot, peintre en Islam, par *François Pouillon*, Le Nadir-Balland, 160 F.

En sous-titre, l'Algérie et l'héritage colonial. Dans un prologue, l'auteur s'attache à expli-

quer la récupération du peintre par l'autorité algérienne après l'indépendance, jusqu'à la création d'un musée Dinet à Bou-Saâda. Puis il nous raconte dans le premier chapitre comment Dinet a été attiré par l'Algérie et lui a voué toute son inspiration. Dinet s'installe alors dans le sud algérien, abandonne son passé d'Européen pour vivre une vie de musulman pieux. C'est la présence des Ouled Naïl qui amène le peintre à s'installer à Bou-Saâda. Il voyait là des modèles faciles et superbes. Cet ouvrage, très détaillé et documenté, ouvre des perspectives intéressantes sur la véritable personnalité de Dinet. En fin d'ouvrage, importante bibliographie.

Histoire de la circoncision des origines à nos jours, par *Malek Chebel*, Le Nadir-Balland, 125 F.

Cette étude, fort documentée, est la seule, semble-t-il, à avoir abordé ce sujet. Dans son introduction, l'auteur nous dit que les premiers peuples à avoir pratiqué la circoncision sont les Colchidiens (habitants de la côte orientale de la mer Noire), les Egyptiens et les Ethiopiens et c'est chez Hérodote qu'il puise cette information. Il nous dit aussi : « selon les cultures, les époques et la fortune des familles, la circoncision se pratique à différents âges ». En principe, elle se situe dans le premier quart de la vie masculine mais on sait, par les récits bibliques, que Abraham a été circoncis à quatre-vingt-dix-neuf ans et son fils Ismaël à treize ans. Quant aux justifications de cette coutume, elles sont multiples, mais trois raisons semblent ressortir des différentes études faites sur le sujet : appartenance à une communauté, hygiène, apparence et beauté. Liés aux religions hébraïques et musulmanes, ces rites sont étudiés dans cet ouvrage avec un souci historique et scientifique remarquable. Un glossaire et une importante bibliographie clôturent cette information.

Cette haine qui ressemble à l'amour, par *Jean Brune*, Ed. Atlantis, 145 F + 15 F pour frais d'envoi.

A commander à Wolf Albes, Geltendorfer Str. 17, D.86316 Friedberg.

Paru une première fois en 1961 aux éditions de la Table ronde, ce roman est une œuvre symbolique. Un officier français poursuit un chef rebelle cruel et violent. Son dilemme est douloureux. Il lui faut être impitoyable dans sa poursuite mais il souhaite ne pas perdre l'amour du peuple à la fois ami et ennemi d'où ce titre très ambigu. Voici les derniers mots de ce roman très fort et qui devrait être plus connu : « Il gardait encore la démarche saccadée des aveugles, la tête haut levée et les bras tendus devant lui vers des obstacles imaginaires. *Ah!* dit-il, *je marche vers la lumière! Nous sommes tous au fond d'un tunnel dit le colonel... et tous ensemble nous marchons désespérément vers la lumière!* »

Wolf Albès est un jeune universitaire allemand qui s'attache à faire connaître l'œuvre de Jean Brune. Il a déjà publié *Les Mutins*, drame en quatre actes, inédit, 65 F, *La Guerre de Troie commence demain*, divertissement inédit, 65 F et *Alger Bab-el-Oued*, essai 1956, 40 F. Trois livres que l'on peut commander à l'adresse ci-dessus.

Jean Brune, Français d'Algérie, par *Francine Dessaigne*, Confrérie Castille, 160 F.

Dix ans après la mort de l'écrivain à Nouméa, Francine Dessaigne avait « tenté de fixer cet être divers, artiste au crayon léger, maître des mots porteurs d'idées fortes, homme riche de cœur, miné par la perte de son Algérie pour laquelle il s'était tant battu et avait tant espéré un destin fraternel. » En cette année 1998, vingt-cinq ans après sa disparition, Francine Dessaigne a souhaité rééditer son livre, auquel « s'ajoutent des croquis de guerre pris sur le vif quand, dans un char de la 1^{re} division blindée, il débarqua sur les côtes de Provence le 15 août 1944 avec tous les autres Français d'Algérie qui, d'un seul élan, venaient *participer aux pompes bouleversantes de la bataille de la libération.* » Une réédition très attendue.

Le courage de ton ennemi, par *Michel Alibert*, Lettres du monde, 100 F.

Michel Alibert a été l'un de ces officiers perdus qui, il y a trente-cinq ans, ont préféré perdre tout plutôt que perdre leur honneur. Officiers perdus pour la France, puisqu'elle ne leur a pas donné leur chance. L'amertume, la honte de l'abandon de leurs frères combattants, ces hommes l'ont ressenties si fortement qu'il leur semblait impossible de vivre comme avant. La clandestinité puis une amnistie qu'ils n'ont pu refuser, sont venues ajouter à leur drame. Certains, comme Michel Alibert, ont pensé s'en délivrer par l'écriture. Pour lui, ce furent, sous une forme romanesque : *Ballade pour un soldat perdu*, *L'Escadron* (tous deux chez Albin Michel), puis à Lettres du Monde, *Lumière d'Afrique*, *Sacré Mozart*. Mais c'est avec ce dernier livre, au titre emprunté à un proverbe arabe, que Michel Alibert a tout donné de lui-même : « *Le Courage de ton ennemi te fait honneur* ». On retrouve dans cette fiction policière, politique, tout ce qui a fait et guidé la vie de l'auteur, le courage, la fraternité d'armes, le sens du sacrifice pour l'honneur, l'amour et l'amitié. Je me garderai bien de raconter l'histoire car il faut ménager le suspens mais on peut révéler qu'il s'agit d'un chantage en forme de piège sur fond d'attentat contre De Gaulle. En 1965 un officier, recherché pour ses activités en Algérie Française, tombe entre les mains d'une police parallèle qui le manipule en trouvant son point faible. Cet ouvrage me semble le plus abouti de l'œuvre de Michel Alibert. On ne peut que lui souhaiter de mettre aussi son talent au service d'une histoire où l'on sentira qu'il a enfin trouvé la paix.

Histoires de Bougie par *César Comolli*, auto-édition, 5 avenue Alphan, 75016 Paris, 750 F

Ce très bel album de 406 pages, très illustré de photos, croquis, cartes et reproductions de

lithographies et de tableaux, sous un titre pluriel, dit tout ce qu'il faut savoir sur Bougie. Cette petite ville remarquablement située entre mer et montagne a séduit tous ceux qui l'ont connue. Elle séduira aussi ceux qui la découvriront grâce à ce merveilleux album dont nous reparlerons plus longuement dans notre prochain numéro mais nous devons, dès aujourd'hui, féliciter l'auteur.

Livres qui feront l'objet de la prochaine chronique

J'étais enfant en Algérie, *Leila Sebbar*, L'Harmattan.

Une famille de rebelles. Hommage à Armand Guibert, Le Torii, Oran, *Jean-Jacques Gonzalès-Seguiet*.

Mémoire d'Algérie, *Mohamed Mebrouk*, La Bruyère.

OAS, *Arnaud Déroutède*, *Jean Curutchet*.

Jo Ortiz, *Jean Curutchet*.

Nouvelles tunisiennes, *Maurice Valentin*, Français d'ailleurs.

Cette haine qui ressemble à l'amour, *Jean Brune*, Atlantis.

Les mots dorment loin du rivage, *F. Massé*, L'Harmattan.

Assassinat d'un poète, *J.P. Pérochel Hagot*, Balland.

L'enfant de la rivière d'argent, *Pierre Sorey*.

Jeté sur la terre d'Algérie, *Suzon Palicou-Varnier*, *Jean Curutchet*.

Le roman du Sahara, Balland

Fromentin et l'écriture du désert, *Guy Barthélémy*, L'Harmattan.

Messageries maritimes, par *Pierre Tatin*, Ed. Ouest-France.

Paysages d'Alger, *Marcella Faleri*, Ed. Santa Maria

Avoir vingt ans au palais d'été

Jean-Claude Léonard

Ce palais d'été reste bien présent dans la mémoire de tous ceux qui ont connu Alger ou ont eu la chance d'y vivre. Pour les autres, c'est un peu un mythe. On en a vu des photos. On sait que ce « palais » était la demeure du plus haut personnage d'Algérie, le gouverneur général, représentant de la France. Intimidant. Mais au-delà de ces jardins, derrière cette demeure, de style hispano-mauresque, il y avait une famille, des enfants. Jean-Claude Léonard fut l'un de ces enfants et c'est au palais d'été qu'il a eu vingt ans. Nous avons voulu savoir quel souvenir il en gardait.



MÉMOIRE PLURIELLE.— *Quand votre père a été nommé en Algérie, connaissiez-vous ce pays ?*

J.-C. L.— Non, car en 1951, lorsque mon père a été nommé gouverneur général de l'Algérie, j'avais dix-sept ans et, du pays que j'allais habiter, je ne connaissais que ce que j'en avais appris en classe : quelques lignes d'un manuel d'histoire contant le débarquement à Sidi Ferruch en 1830 et la prise de la smalah d'Abd el Kader, la géographie physique et économique de nos trois départements d'Afrique du Nord étudiée rapidement. Je savais toutefois qu'un de mes arrière-grands-pères, ayant tiré le « mauvais numéro », était parti à la fin des années 1840 pour faire le coup de feu en Kabylie. Je savais aussi que plusieurs parents éloignés habitaient depuis de nombreuses années au Maroc et en Tunisie.

A cette époque, j'étais en 1ère au lycée Louis le Grand. Comme il n'était pas question d'interrompre des études l'année du bac, je suis entré comme interne à Bossuet.

M.P.— *Vous n'avez donc connu Alger que plus tard ?*

J.-C. L.— Ma sœur et moi avons profité des vacances de Pentecôte pour participer au voyage d'installation de mon père. Nous avons embarqué à Marseille sur le « Ville d'Oran » et je n'oublierai jamais cette arrivée à Alger. Je découvris une grande ville blanche, toute dorée au soleil levant, qui grandit à mesure qu'on s'en approche, des immeubles cachés dans la verdure et, dès le débarquement, une certaine odeur faite d'épices et de bois brûlé. A cette époque, le gouverneur était logé dans la villa des Oliviers et c'est sans passer par le palais d'été que nous sommes arrivés à El-Biar, sur les hauts d'Alger. Tout me surprit, les Spahis, à l'entrée, qui rendaient les honneurs, le style mauresque de la villa, la mer et, à l'horizon, vers l'est, les premières montagnes. Je repris l'avion le soir même.

M.P.— *A la rentrée de septembre, vous voilà installé à la villa des Oliviers et vous allez continuer vos études dans un lycée. On a dû souvent vous interroger sur votre situation un peu privilégiée de fils du gouverneur général ?*

J.-C. L.— En fait, je ne me suis jamais senti privilégié, mais plutôt réservé. Je ne connaissais absolument personne et j'avais quitté tous mes amis. Le premier copain que je me fis fut Alfred, le fils de l'officier d'ordonnance de mon père. Comme il avait mon âge, nous sommes entrés dans la même classe de philo au lycée Gautier. Arrivant de métropole, nous étions des oiseaux rares et nous eûmes du mal à pénétrer le cercle un peu fermé de camarades qui, presque tous, avaient fait les mêmes études dans les mêmes classes. Comme nous habitions toujours aux Oliviers, la voiture qui nous conduisait, mes sœurs et moi en classe, s'arrêtait à la grille du palais d'été pour prendre Alfred au passage. Très souvent, nous descendions ensemble à pied au lycée Gautier en passant par le parc de Galland, le haut de la rue Michelet, puis la rue Hoche. Il aimait la logique. J'étais passionné par la psycho ; c'est dire si nos discussions étaient vives. J'aimais, avant de remonter aux Oliviers, faire une halte dans une librairie ou chez un disquaire, assister à une séance d'enregistrement à radio Alger ou aller faire de la gymnastique chez mon professeur, M. Laye.

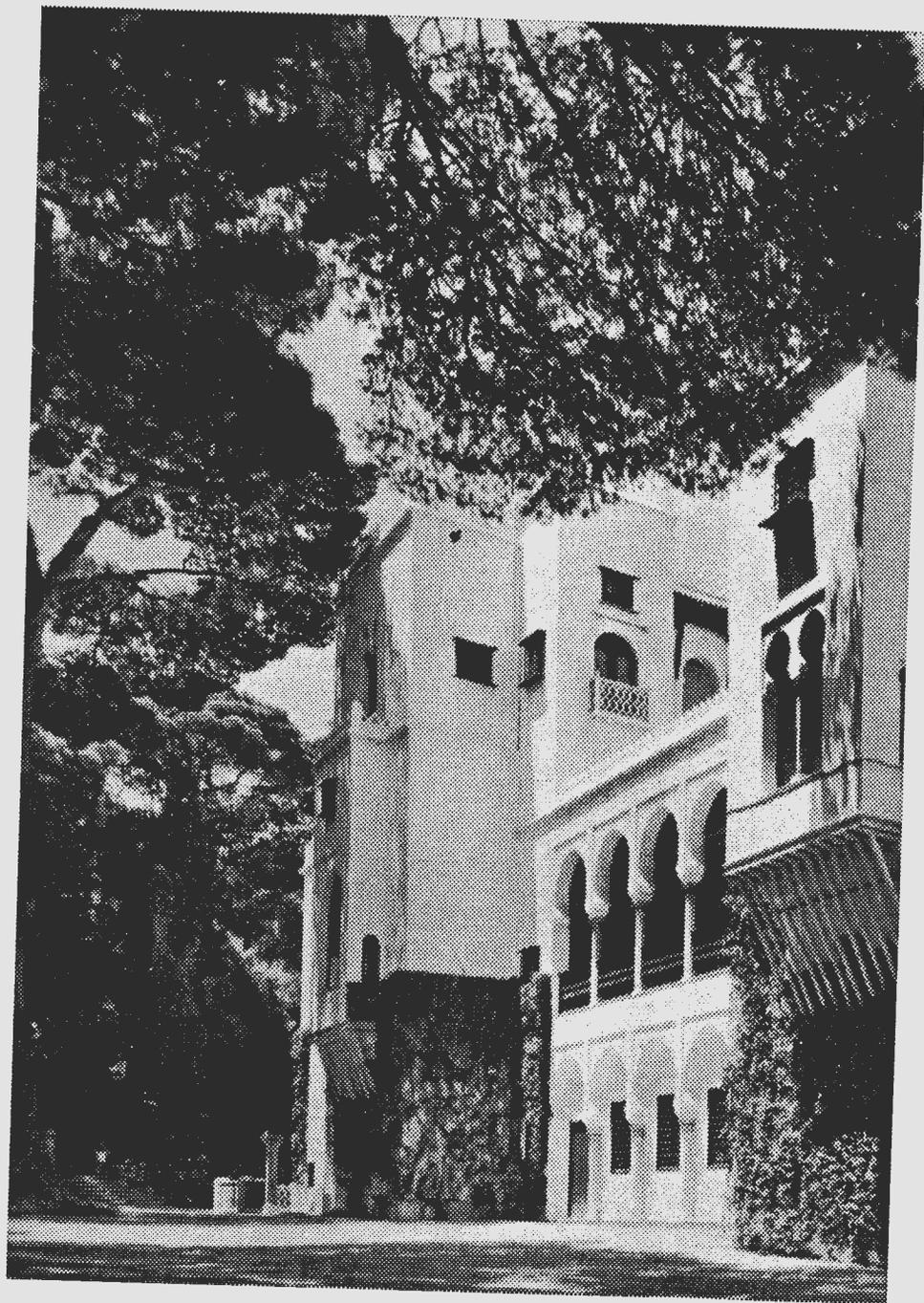
Je pensais aux paroles de l'abbé de Bossuet à qui j'avais fait part de mon prochain déménagement. Il m'avait mis en garde contre la vanité : rester simple et ne pas tirer gloire d'une situation exceptionnelle mais provisoire. Je l'avais écouté avec déférence, mais comme l'éducation reçue de mes parents m'avait toujours tenu éloigné de la moindre tentation de vanité, je n'avais pas très bien vu ce que je pourrais faire de cette recommandation.

A Alger comme à Paris, l'état de mes finances dépendait d'une « semaine » que je demandais, en général, le dimanche soir à ma mère, comme la plupart des garçons de mon âge. Cette somme — ce n'était pas le Pérou ! — me permettait de régler les dépenses courantes : transports, coiffeur, achat de bouquins ou de disques. A moi de gérer !...

Avoir vingt ans au palais d'été, c'était pour moi avoir de nouveaux amis, de nouvelles relations. Quelque fût le contexte dans lequel notre existence avait pu se dérouler, nos parents nous avaient habitués, mes sœurs et moi, à vivre le plus simplement et le plus normalement possible.

Il n'était cependant pas facile de faire oublier à certains l'étiquette « fils du gouverneur » dont ils m'affublaient, de leur faire comprendre que j'étais un garçon comme les autres, que je pouvais éprouver les mêmes besoins et les mêmes joies qu'eux. J'aurais tellement aimé que les grilles du palais d'été puissent disparaître définitivement à leurs yeux.

La situation de mes parents leur faisait rencontrer des colons, des industriels, des chefs d'entreprises, des membres du corps préfectoral, des directeurs au gouvernement général. Certains d'entre eux avaient des enfants de mon âge, et c'est donc assez naturellement, qu'invité à quelques surprises-parties, je fus amené à recevoir. C'était pour moi des jours heureux et dans mon souvenir les années se mêlent et se confondent.



M.P.— *Vous disiez qu'au moment de votre arrivée, le gouverneur général était logé à la villa des Oliviers. Quand avez-vous déménagé pour le palais d'été ?*

J.-C. L.— Nous sommes restés aux Oliviers jusqu'en octobre 1952 et je m'y plaisais assez. Mais la villa n'était pas très logeable et nous occupions, mes deux sœurs et moi, trois petites chambres au dernier étage. Depuis mon pigeonnier, la vue donnait d'un côté sur les jardins avec la mer au loin, de l'autre sur les terrasses de la villa.

La partie habitation du palais d'été, constituée par l'ancienne et grande villa mauresque de Mustapha el Keil, ministre des haras du Dey au moment de la conquête, était restée à l'abandon depuis 1940. Pour des raisons de représentativité, pour éviter également les navettes permanentes entre les Oliviers et le palais où ils recevaient, mes parents décidèrent de le faire remettre en état pour y habiter.

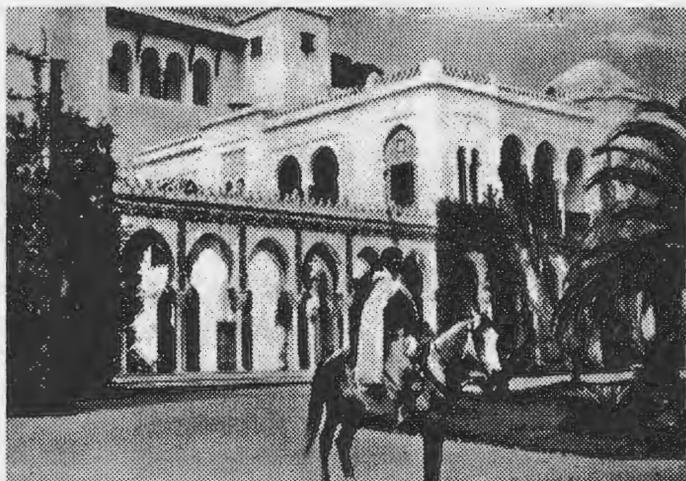
Certainement plus vaste et plus prestigieux, il n'était pas beaucoup plus logeable que les Oliviers. J'avais d'abord été casé dans une sorte d'alcôve au premier étage, à côté des chambres de mes sœurs. Mais comme il m'était devenu impossible d'y travailler sans être dérangé en permanence, je fus expédié dans l'une des chambres donnant sur la galerie du deuxième étage, tout près du petit appartement occupé par Joseph Grand, directeur des cabinets civil et militaire, célibataire endurci et grand amateur des livres de la Pléiade. Cette proximité fut pour moi d'une grande importance car les longues conversations amicales que nous eûmes sur cette galerie me permirent de connaître et de comprendre bien des choses sur la politique et certains hommes politiques.

Ma chambre était des plus spartiates; elle n'était éclairée que par une seule fenêtre : la salle de bains comprenait une baignoire, mais les W.-C. se trouvaient au bout de la galerie ouverte et en hiver il fallait affronter les intempéries pour s'y rendre ! Seule ma mère montait jusque là, le plus souvent pour voir si les autres chambres de la galerie étaient en état d'accueillir les hôtes de passage ; aussi avais-je une paix royale, d'autant que je pouvais gagner mon repaire sans avoir besoin de passer par la « maison ».

M.P.— *Vous êtes maintenant bien intégré à la société étudiante d'Alger. Vous visitez l'Algérie mais aussi vous poursuivez vos études, naturellement.*

J.-C. L.— Et je découvre aussi le sirocco. Je passe et réussis mon bac par une température caniculaire. Je révisais de nuit et, pour bénéficier d'un peu de fraîcheur, j'orientais un ventilateur sur le carrelage de ma chambre que j'avais recouverte d'eau. L'un des professeurs, femme, qui m'interrogea à l'oral, revenait manifestement de la plage ; ses cheveux et son maillot, sous sa robe, étaient encore trempés !

Grâce à des amis, je visite le Mzab, le Hoggar. Un de mes cousins, Jean Morizot, est administrateur de Ziama-Mansouriah. Ce qui me permet de connaître Bougie, et de visiter les ruines de cités romaines. Je reverrai plus tard ces paysages, en d'autres circonstances, au cours d'opérations militaires. Je retrouverai la splendeur des paysages, la somptuosité des couleurs. la démarche un peu dansante des femmes qui, dévoilées, les pieds nus, faisaient fièrement tinter leurs bijoux d'argent le long des chemins...



Avoir vingt ans au palais d'été, ce fut, lorsque mon emploi du temps à la fac me le permettait, prendre certains de mes repas à la grande salle à manger avec des invités de mes parents, parlementaires de tout poil, ministres, officiers généraux, journalistes et autres personnalités... Pour devoir res-

ter le plus souvent muet, je n'entendais pas moins tout ce qui se disait ou ne se disait pas autour de moi... Je revois encore lord Mountbatten, venu à Alger, à bord de son croiseur amiral, acheter une paire de chevaux barbes pour les ramener à Malte et les entraîner au polo; sa femme et sa fille, Lady Pamela, l'accompagnaient; il nous parlait des Indes, de Gandhi, de Nehru. Je me rappelle aussi les discussions acharnées que j'ai eues avec le doyen Alazard sur la muséologie et la peinture italienne du XVe siècle!

M.P.— *Qu'est-ce qui vous a le plus frappé les dernières années que vous avez passées à Alger?*

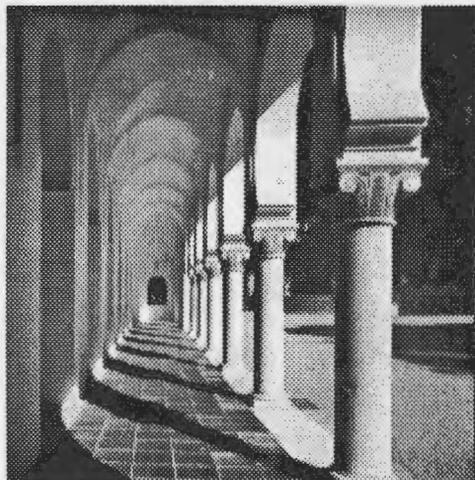
J.-C. L.— Lors de précédentes vacances, j'avais pu constater l'ignorance et le manque d'intérêt absolu des Français de métropole pour les départements d'Algérie.

Je me rappelle parfaitement qu'un ami m'avait rapporté la réflexion d'un brave paysan : « Vous habitez l'Afrique du Nord? C'est fou comme vous parlez bien le français! »

Les industriels, les hommes d'affaires métropolitains voulaient considérer l'Algérie dans la mesure où elle restait leur chasse gardée. Mon père leur avait dit qu'il trouvait cette attitude totalement irresponsable. Lors d'un de ses voyages à Paris, il avait réuni un certain nombre de grands patrons pour les inciter à investir et à créer des emplois en Algérie. La presse parisienne avait d'ailleurs un peu le même type de comportement méprisant : « Pourquoi parler de l'Algérie? Il ne s'y passe rien! » me dit Irène Gordon Lazareff, de passage à Alger, tandis que je lui donnais des photos de conduites d'eau romaines que j'avais prises dans les Aurès pour qu'elle les publie dans la revue *Elle* dont elle était directrice.

Fin 1953-début 1954, j'assistais, en auditeur muet, à un certain nombre de conversations au cours desquelles la tension qui existe aux confins algéro-tunisiens est soulignée. L'élection du nouveau président de la République, René Coty, donne lieu au bien triste spectacle de la désunion des hommes politiques alors qu'on parle déjà de Dien Bien Phu.

En juin 1954, Pierre Mendès France est président du Conseil; ses préoccupations essentielles sont de régler, l'un après l'autre, les problèmes indochinois et tunisiens. Je sais que mon père,



sans vouloir paraître trop alarmiste, car pour l'instant ses renseignements sont incomplets, a alerté, à plusieurs reprises, son cabinet. Il peste en tous cas de n'avoir pu le rencontrer que brièvement, presque entre deux portes, pour lui faire part des informations qu'il possède et de son inquiétude croissante.

Le tremblement de terre d'Orléansville a lieu alors que je suis en Allemagne. Comme on me demande de faire, en allemand, un exposé sur ce drame, j'élargis le sujet à la situation en Afrique du Nord en général et à celle de l'Algérie en particulier. Je dis combien l'économie est fragile

dans ces départements français à la démographie galopante, combien la paix y est précaire, coincés entre deux pays qui viennent d'arracher leur indépendance. Il suffit d'une étincelle pour y mettre le feu... De retour à Alger au cours de la première quinzaine de septembre, je constate que le palais a été discrètement mis en état d'alerte. Mon père continue d'aller au gouvernement général mais il passe de plus longues heures dans le petit bureau qu'il s'était aménagé au rez-de-chaussée de la maison pour communiquer librement et recevoir ses collaborateurs à toute heure du jour ou de la nuit. Les gardes ont été renforcées. Début octobre, lors d'un voyage d'information, Mitterrand, alors ministre de l'Intérieur, est descendu au palais. Ma sœur Sylvie et moi sommes conviés à déjeuner ou dîner avec lui et nos parents; au début de son séjour, les conversations à table sont empreintes de courtoisie mais des plus réservées. Pourtant, au retour de sa « tournée des popotes », il nous paraît plus ouvert.

J'ai repris mes cours à la fac de droit. Je viens d'avoir 21 ans. C'est en rentrant d'une soirée, tard dans la nuit du dimanche 31 octobre au lundi 1er novembre, alors que je venais de ramener ma voiture au garage et m'apprêtais à monter dans mon pigeonnier, que j'apprends le début de ce qu'on appellera les « événements d'Algérie » : Maurice Lambert, directeur adjoint du cabinet, sort à ce moment là du petit bureau de mon père, me croise en passant devant la cour de marbre et me dit simplement « Eh bien, ça y est, ça a commencé ». Je saurai le lendemain qu'un instituteur et un caïd ont été assassinés dans les Aurès, en passant les gorges de Tirhanimine.

La vie a repris un cours presque normal. Le personnel du palais, en majeure partie musulman, reste calme. En descendant en trolley à la fac, je regarde seulement sous les sièges si un paquet n'a pas été oublié par hasard... A la maison, on ne parle bien sûr que des attentats, des opérations que, faute de moyens suffisants, il est difficile de monter, des renforts qu'on a enfin obtenus...

Un de mes cousins germains bordelais fait son service à Alger, dans le Train, en qualité de simple 2e classe au quartier Marguerite; il a un certain art de manier le balais qui lui permet d'échapper aux corvées mais ne peut se soustraire aux gardes devant la grande poste, les cartouches de son fusil serrées dans un sac cousu qu'il lui est absolument interdit d'ouvrir!

M.P.— *Voici venu pour vous la fin d'une période de votre vie particulièrement importante et, sans doute, le début d'une mémoire que ne cessera de vous hanter ?*

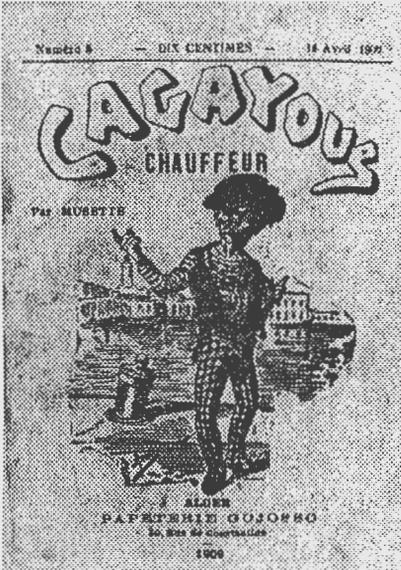
J.-C. L.— Au début de janvier 1955, on commence à parler du remplacement de mon père au gouvernement général et de sa nomination soit à l'ambassade de France à Vienne — j'aimerais personnellement beaucoup! — soit à Luxembourg, soit enfin à la Première présidence de la Cour des comptes. Ce sera finalement cette dernière; et nous commençons à faire nos bagages. Afin que nous puissions terminer nos années scolaires respectives, nous, les enfants, resterons en Algérie. Il est prévu que j'aie à habiter à Hussein Dey, chez M. Marnet, directeur de l'imprimerie de la banque d'Algérie, tandis que la plus jeune de mes sœurs, Martine, ira à Cap Aokas chez les Morizot, et que Sylvie sera hébergée à Birmandreis chez les de Labeau : lui, baron d'Empire, est colonel de cavalerie; madame de Labeau a connu ma mère lorsqu'elles étaient jeunes; elle est adorable mais tout à fait excentrique; elle n'a pas eu d'enfants et vit entourée de mille animaux : un vieux chat déplumé, borgne et cracheur car il a perdu presque toutes ses dents, un fennec, deux tout petits singes et plusieurs couples de perruches en liberté.

C'est chez eux, au cours d'un dîner d'adieux qui regroupe quelques amis de mes parents, que nous apprenons la chute du gouvernement et de ce fait le report du départ de mon père. J'assiste alors au spectacle le plus surprenant, le plus débridé, le plus fou qu'il m'ait été donné de voir. Tandis que mon père reste impassible sur son siège, tous, autour de lui, se lèvent en hurlant « vous restez!, vous restez! »; le fennec affolé est allé se réfugier sous un canapé, les singes grimpent le long des rideaux, les perruches volent de tous côtés et font valser la suspension... le chat est couché depuis longtemps.

Le nouveau gouvernement constitué, Jacques Soustelle est nommé gouverneur général. Il nous reste à dire adieu au palais d'été. Un dernier tour mélancolique dans les allées du parc. Mes parents embarquent sur le « Kairouan ». Mes sœurs et moi leur disons au revoir comme si ce départ était déjà un adieu au pays que nous avons appris à aimer. ■



Qui des deux est le plus célèbre ? Cagayous ou Musette ?



Curieux personnage, né d'une plume
A vrai dire très inspirée, ce
Gamin des rues de Bab-el-Oued,
Au langage plutôt cru. Il
Y mêlait une véritable insolence
Où, derrière l'affectation, se lisait
Une innocence de petit louette
Si familier qu'on croyait le connaître !

C'est en 1896 que naquit Cagayous et, comme une vraie star, il était déjà presque adulte quand il vit le jour dans un faubourg populaire d'Alger, le célèbre Bab-el-Oued. Son père littéraire, Auguste Robinet, était lui-même né à Alger en 1862.

Tout en poursuivant, avec conscience, une carrière d'inspecteur de l'Assistance Publique, il se laissait distraire par des travaux journalistiques, qu'il signait de divers pseudonymes. Rob, Jean de l'Agha, Musette.

C'est sous ce dernier nom qu'il eut l'idée, un jour, de mettre en scène un drôle de petit homme impertinent, à l'allure roublarde, évoluant parmi des personnages hauts en couleur, Çuilà – qu'il-a-la-calotte-Jaune, Embrouilloune, Chicanelle, Scaragolette, Mecieu Hoc le facteur en retraite, et tant d'autres. Musette faisait vivre, s'aimer, se détester dans des fascicules hebdomadaires, tout ce petit monde qui s'invectivait dans une langue drue où se cognaient tous les langages, français, juif, arabe, espagnol, italien, maltais. Cagayous, a-t-on dit était le plus grand voyou d'Alger. Et c'est pourquoi il est toujours vivant. ■